

« Les papiers d'Aspern »

Stéphane Lépine

Numéro 41, 1986

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/26647ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Cahiers de théâtre Jeu inc.

ISSN

0382-0335 (imprimé)

1923-2578 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Lépine, S. (1986). Compte rendu de [« Les papiers d'Aspern »]. *Jeu*, (41), 159–162.

«les papiers d'asperm»

Adaptation théâtrale, par Michael Redgrave, de *The Asperm Papers*, de Henry James, dans une traduction de Marguerite Duras. Mise en scène et costumes : François Barbeau; scénographie : André Hénault; éclairages : Claude Accolas; musique : Catherine Gadouas. Avec Jean Marchand (Harry Jarvis), Monique Mercure (Juliana Bordereau), Patricia Nolin (Tina Bordereau), Kim Yaroshevskaya (Mme Prest), Lénie Scoffié (Assunta) et Serge L'Italien (Pasquale). Une production du Théâtre du Rideau Vert, présentée du 4 mars au 5 avril 1986.

l'art de ne pas savoir lire

Comme le souligne Maurice Blanchot dans *le Livre à venir*, l'art de James en est un «où tout est mouvement, effort de découverte et d'investigation, plis, replis, sinuosité, réserve, art qui ne déchiffre pas, mais est le chiffre de l'indéchiffable». L'art de James, ajoute-t-il, réside tout entier dans «cette manière de toujours tourner autour d'un secret que, dans tant de ses livres, l'anecdote met en action, et qui n'est pas seulement un vrai secret [...], mais échappe à toute révélation, car il appartient à une région qui n'est pas celle de la lumière»¹.

Les Papiers de Jeffrey Asperm, nouvelle écrite en 1888, n'échappe pas à cette règle. Dans un vieux palais vénitien, croulant et solitaire, vivent obscurément deux Américaines qui semblent célébrer quelques rites mystérieux. La plus vieille des deux, miss Juliana Bordereau, est une femme presque centenaire qui garde en sa possession des papiers qu'elle ne veut montrer à qui que ce soit et qui sont d'une importance incalculable comme contribution à l'histoire du poète Jeffrey Asperm. Autour de la relation qu'elle a entretenue avec J.

Asperm flotte «une odeur de passion impénitente»² qui intéresse vivement un jeune critique et homme de lettres américain, Harry Jarvis. Ce dernier va donc s'introduire chez elles, pénétrer leur intimité, subtilement faire la cour à la nièce de miss Juliana, afin de s'approprier ces papiers. La nouvelle décrira donc minutieusement l'infiltration lente et sinueuse du narrateur dans la maison de ces respectables demoiselles, sa prise de possession graduelle des lieux (des corps, des souvenirs, des papiers...) et sa tentative de mise au jour du «secret». Mais, comme le soulignait fort justement Blanchot, le secret, chez James, n'est jamais dévoilé. Aussi le texte, par conséquent, tient-il le lecteur prisonnier d'une énigme dont il pourra explorer tous les rebords mais qui, toujours, préservera son caractère indéchiffable.

Ce court texte, l'un des plus fascinants qu'ait écrit l'auteur de *la Coupe d'or*, est le résultat d'une longue fréquentation avec l'Italie et s'inspire de certains faits réels. En 1887, lit-on dans *The Life of Henry James* de Leon Edel, Henry James loge Palazzo Cappello et Palazzo Barbaro, et trouve dans ce long séjour de plus de six mois le cadre et le sujet des *Papiers de Jeffrey Asperm*. Le 12 janvier 1887, James, qui est alors à Florence, note dans ses *Carnets* l'histoire de miss Claremont, qui fut la maîtresse de Byron et qui, aujourd'hui âgée de quatre-vingts ans, habite avec sa nièce. Il souligne que Silsbee, critique d'art de Boston qui a voué un culte à Shelley, avait appris qu'elle possédait des lettres de Shelley et de Byron, et qu'il conçut le plan de s'installer chez les demoiselles Claremont pour mettre la main sur ces lettres. «La situation générale, écrit-il alors, offre en soi un sujet, un tableau»³.

1. Maurice Blanchot, *le Livre à venir*, Gallimard, coll. «Idées», 1971, p. 192.

2. Henry James, *le Tour d'érou précédé de les Papiers de Jeffrey Asperm*, traduit de l'anglais par M. Le Corbeiller, préface de Edmond Jaloux, postface de Marcel Marnat, Stock, 1968, p. 48.

3. Henry James, *Carnets*, présentés par F.O. Matthiessen et Kenneth B. Murdock, traduits de l'anglais par Louise Servicen, Denoël, 1984, p. 96.



Tina Bordereau (Patricia Nolin), Pasquale (Serge l'Italien), Harry Jarvis (Jean Marchand), Madame Prest (Kim Yaroshevskaya) et Assunta (Lenie Scoffié) entourent la vieille Juliana Bordereau (Yvette Brind'Amour). Photo: Guy Dubois.

De plus, *les Papiers de Jeffrey Aspern* occupent, dans l'oeuvre de James, la même place et détient la même importance que *la Mort à Venise* dans l'oeuvre de Thomas Mann. Née d'une longue histoire d'amour avec l'Italie, cette nouvelle de James décrit en filigrane la lente décomposition d'un univers qui, pour reprendre l'expression célèbre de Wordsworth, n'est plus que

«l'ombre de ce qui jadis fut grand». Vaste chambre mortuaire où même le bruit des pas paraît inconvenant, la maison vénitienne des demoiselles Bordereau «était une haute demeure historique; et il y avait sous les innombrables bougies une telle masse de passé concentré qu'on se fixait sur l'idée d'une chose décalée et pâlisante, et qu'on se risquait même à bercer la prétention ten-

dre et secrète que ce qui était offert touchait à son extrême fin»⁴. En pénétrant cette «maison spoliée et *decaduta*»⁵, en foulant le sol de cette grande et vague *sala* de marbre, Harry Jarvis se retrouve spectateur de la condition simplifiée de ces charmantes femmes solitaires, arborant avec nonchalance leur nom autrefois grand et leur fortune détruite, leur grâce fanée, leur beauté décatie... Il se fait le témoin d'un monde qui se décompose, d'une maison qui, avec ses belles pièces moisies, ses souvenirs, ses portraits et ses reliques rabougries, est en train de sombrer dans la lagune. Comme l'écrit James dans *Heures italiennes*, «c'était presque comme si nos distinguées amies avaient consenti à mourir lentement afin de nous en offrir le spectacle»⁶. Et cela, aux yeux de Jarvis et aux nôtres, fait figurer l'endroit comme le suprême refuge d'étranges secrets sans fin, de fortunes détruites et de coeurs brisés...

L'adaptation qu'en a faite Marguerite Duras et qu'a présentée le Théâtre du Rideau Vert n'est toutefois pas à la hauteur du texte original. Au mystère et au subtil éclat de l'écriture de James correspondent, chez Duras, un fâcheux alanguissement et une caractérisation parfois trop insistante des personnages et des situations. Ancêtre de Proust, James a excellé, comme chacun le sait, dans l'art du «point de vue». Ses personnages, jamais clairement identifiables, se métamorphosent au fil des pages, échappent constamment au lecteur comme une poignée de sable entre les mains. Marguerite Duras semble l'avoir oublié, allant même jusqu'à préférer le suspense à la peinture des caractères.

Outrancièrement caricaturé, le personnage de Harry Jarvis, par exemple, devient, sous la plume de Duras, un être arriviste et désagréable, à mi-chemin entre un Gustav

von Aschenbach précieux et affecté et un Tartuffe hypocrite et retors. Alors que la description qu'en avait faite James, fascinante et subtile, le rendait à la fois mystérieux et séduisant, Duras a appuyé son attitude assez arrogante et dominatrice, ses aspects ridicules et antipathiques. En fait, aussi «signée» que pouvaient l'être ses adaptations de *la Mouette* de Tchekhov ou de *la Danse de mort* de Strindberg, sa version d'*Aspern* (qui est en fait une traduction et une révision de l'adaptation théâtrale de Michael Redgrave) relève plus de la lecture ou de l'interprétation que de l'adaptation.

De plus, Duras, si elle connaît bien l'oeuvre de James, semble avoir ignoré tout le substrat de l'oeuvre, semble avoir négligé le fait qu'*Aspern* contient substantiellement tout le rapport qu'entretenait James avec l'Italie, avec l'esprit décadent qui régnait alors, avec les femmes ainsi qu'avec ses maîtres littéraires. Quiconque a parcouru l'oeuvre de James sait que les thèmes et l'esprit d'*Aspern* se retrouvent partout: *Roderick Hudson*, écrit dix ans plus tôt, abordait déjà les mêmes sujets; les *Carnets* contiennent des pages importantes sur l'élaboration de cette nouvelle; les *Heures italiennes*, qui comprennent des textes écrits entre 1869 et 1909, rendent compte des étapes d'un amour sans fin pour l'Italie, amour mortel et dévastateur qui se retrouve au centre d'*Aspern*.

Si Marguerite Duras a livré une interprétation simplifiée de la nouvelle de James, François Barbeau et l'équipe du Rideau Vert ont apparemment négligé de lire le texte de James avant de le porter à la scène. Alors que les nouvelles de James forment un espace textuel où le regard prime sur son objet, et le trouble, sur le regard, cette production récente, qui marquait le triomphe lamentable du premier niveau, ne s'embarrassait pas de la dialectique de l'un et du multiple ni du réseau de rapports d'une vertigineuse complexité qui forment la substance même de l'oeuvre de James. Plutôt que de mettre l'accent sur les emboîte-

4. Henry James, *Heures italiennes*, traduit de l'anglais par Jean Pavans, Éditions de la Différence, coll. «Littérature», 1985, p. 90.

5. *Idem*, p. 96.

6. *Ibid.*, p. 96.

ments de vision et les mises en perspective qui se télescopent et s'interpénètrent, plutôt que d'analyser les nombreux jeux de miroir qui tissent un réseau serré à travers lequel le personnage individué est constamment appelé à se multiplier, François Barbeau a privilégié l'unidimensionnalité des caractères et des situations, a préféré accentuer la simplification déjà entreprise par Duras et présenter un petit suspense sophistiqué.

À l'issue de cette représentation, le spectateur peu familier avec l'oeuvre de Henry James pouvait croire que ce dernier était un auteur de la trempe de Catherine Arley⁷ ou de Robert Thomas. Mis à part le décor fin de siècle, quelle différence y a-t-il entre les détours et subterfuges d'un Harry Jarvis pour obtenir les papiers d'une vieille dame et ceux d'un Anton Korff qui, dans *la Femme de paille*, tente de s'approprier la fortune d'un vieil homme? Aucune. Surtout lorsque les deux personnages sont joués par le même comédien qui, lorsqu'il n'est pas dirigé, joue tous les rôles de la même façon, Henry James et les petits boulevardiers...

Adieu les ruses et les faux-fuyants de la pensée et du désir, adieu la situation extrêmement délicate de l'artiste amoureux de la perfection et emporté par son idée, adieu la variabilité des points de vue, on a opté ici pour des situations claires et des enjeux précis. Mais il aurait peut-être fallu songer à modifier le texte, car comment comprendre que Juliana Bordereau, incarnation même du bon goût aristocratique (elle est une duchesse de Guermantes à la retenue typiquement *british*), héberge dans sa maison ce petit arriviste arrogant dont les valeurs et les manières sont à l'opposé de celles de la bonne société anglaise du milieu du siècle dernier et lui dise même: «Vous êtes Américain, on ne le croirait pas à vous entendre», alors qu'il la terrorise et la couvre d'injures?... Comment comprendre que

Mme Prest, qui a amené Jarvis dans la maison des Bordereau, ne se rende pas compte de la fourberie de son ami et qu'à la fin, alors que tous les spectateurs avaient saisi le personnage dès son entrée en scène, elle s'exclame, étonnée: «Je croyais le connaître...»?

Pourquoi un metteur en scène demande-t-il à la comédienne qui interprète le rôle de la domestique de battre les rideaux et d'ouvrir portes et fenêtres au moment même où se clôt le drame, où l'ouverture représentée par la venue de Jarvis se referme?... Comment se fait-il qu'aucun membre de la production n'ait noté le non-sens de cette action étrangement mise en évidence. En fait, mises à part Patricia Nolin, qui offrait une interprétation absolument exceptionnelle, et Catherine Gadouas, dont la musique démontrait une réelle compréhension de l'univers jamesien, toute l'équipe de cette production semble avoir confondu Henry James et un vulgaire auteur de pièces à énigme, la beauté et l'emphase, le sentiment de mort lente et la fébrilité, la décadence et la mondanité.

Derrière une tragi-comédie de salon, où domine la mise en scène du paraître verbal et social, il y a, dans *les Papiers d'Aspern*, l'aventure d'une intelligence; derrière celle-ci, le drame d'une conscience divisée entre les valeurs américaines et européennes; derrière ce drame, les passions silencieuses; au-delà, enfin, la mort qui, réelle ou figurée, n'est jamais une fin puisque chez James, à travers l'illusion du secret dévoilé, il y a toujours un autre secret qui émerge et qui ne demande qu'à être questionné. Mais encore faut-il savoir lire...

stéphane lépine

7. Auteur français dont le Rideau Vert a déjà présenté la pièce intitulée *la Femme de paille*.